

LE JOURNAL

DE LA CHAIRE VILLE MÉTABOLISME

N°6 - Juin - Septembre 2026

*Voyage
en terre
de MIPIM*

GRAND ANGLE

*L'eau,
une archive
mobile*

CARNET DE BORD

*Port-Revel : les archives
d'un paysage artificiel
modélisant les tur-
bulences hydrauliques*

L'ARCHIVE

ÉDITORIAL

*Le journal d'une
chaire pour un défi
interdisciplinaire*

*Les numéros du
Journal de la Chaire
Ville Métabolisme vous
donnent rendez-vous
tous les trimestres
pour découvrir les
avancées progressives
de chercheur.euses qui
explorent les contours
et le contenu de la Ville
Métabolisme.*

*S'adressant autant
à la communauté
académique qu'à
celle des mécènes, le
journal vous donne un
aperçu d'un riche travail
interdisciplinaire en
cours de formation à
partir de deux grands
terrains de recherche :
la ville de Saint-Dizier et
l'axe historique de Paris
à La Défense. ■*

EN OUVERTURE DANS CE NUMERO

Des formes qui voyagent

Depuis son lancement, le *Journal de la Chaire* rend visible les avancées des chercheur.euses sur la ville métabolisme. Il joue un rôle interne structurant, offrant une mise en partage au fil de l'eau des hypothèses et déplacements conceptuels, tout en constituant un dispositif de traduction à destination de publics variés, des chercheur.euses aux mécènes. Au fil de sept numéros, il a accompagné l'évolution de la pensée : de la ville comme organisme vivant vers la ville comme milieu métabolique. Il a suivi ainsi un déplacement de l'analogie vers l'enquête, puis vers une réflexion sur les cadres de production des savoirs urbains.

Ce numéro marque une inflexion dans la trajectoire éditoriale de la Chaire Ville Métabolisme. Il en constitue le dernier *Journal* et ouvre une séquence visant à passer de l'exploration à des formes stabilisées et transmissibles. Les livrables annoncés pour 2026 et 2027 correspondent à trois ordres d'opérations distincts. Le premier relève de la formalisation scientifique : un article et un ouvrage collectifs visent à reformuler la question centrale de la Chaire, à savoir comment décrire les milieux urbains autrement, à partir d'un dialogue

plus exigeant entre sciences sociales, histoire et sciences du vivant, en dépassant la facilité de l'analogie vitaliste pour requalifier les outils conceptuels eux-mêmes.

Le deuxième ordre relève de la mise en circulation des résultats. Les notes prospectives condensent trois années de travail en des formulations partageables et discutables, composant les pièces d'une boîte à outils conceptuelle. Les séminaires de restitution et les dépôts de projets prolongent ce travail en testant les hypothèses de la Chaire dans d'autres cadres institutionnels et sur d'autres temporalités.

Le troisième ordre consiste à décliner les acquis dans plusieurs formats éditoriaux, selon des objets, des focales et des régimes d'écriture différenciés (notamment via une collection d'essais illustrés).

Une partie du travail s'inscrit dans les interstices des formats choisis : dans les échanges lors des séminaires, dans les marges des textes en cours, dans les intuitions nourries entre chercheur.euses, étudiant.es et mécènes. C'est ce reste qui rend la séquence à venir productive plutôt que conclusive : non pas capitaliser sur trois années de travail, mais leur donner des formes encore capables de voyager.

**Pauline Detavernier,
PCA-STREAM, ENSA Paris-Malaquais**

L'EAU : UNE ARCHIVE MOBILE

par Corinne Feïss-Jehel, EPHE-PSL

Les étudiant.es de deuxième année du Bachelor PhotoVidéo2025/26 de Gobelins Paris, encadrés par Pierre-Jérôme Jehel et Laëtitia Guillemain, sous la coordination scientifique de Corinne Feïss-Jehel et en collaboration avec les chercheur.se de la Chaire Ville Métabolisme, ont été invités cette année à aborder la question de l'eau comme élément vital du métabolisme urbain à Paris et dans sa région.

Ce projet s'inscrit dans une démarche qui mobilise la photographie comme outil de connaissance et de mise en forme sensible d'un système complexe, en rendant perceptible les interactions entre infrastructures techniques, milieux naturels et pratiques sociales. Dans le prolongement des analyses de Michel de Certeau, qui envisage la ville tant comme une expérience vécue que comme une construction spatiale, les travaux des étudiant.es déplacent le regard vers une dynamique plus discrète : celle de l'eau.

Présente à toutes les échelles, dans la verticalité des réseaux comme dans les usages domestiques, l'eau irrigue la ville et en conditionne les formes, les usages et les rythmes. Ses circulations dessinent des lignes, imposent des détours et structurent des formes d'usage et de vie au quotidien, dont les dynamiques participent d'une écriture du territoire. En ce sens, la pratique ordinaire de la ville produit une archive matérielle et sensible, qui échappe aux dispositifs institutionnels de mémoire, et conserve autrement, par transformation continue plutôt que par fixation.

Photographier l'eau, c'est ainsi parcourir une archive vivante où les gestes du quotidien : boire, se laver, habiter, regarder, traverser, longer, deviennent des actes d'archivage sensibles où la mémoire collective se mêle à la mémoire intime. L'archive apparaît alors comme une matière mobile, sans cesse rejouée dans l'expérience vécue de l'espace, qui ne se limite pas à la conservation mais s'actualise dans chaque interaction entre les corps, la ville et le temps.

Elle devient un organisme mémoriel. ■



PORT-REVEL : ARCHIVES D'UN PAYSAGE ARTIFICIEL MODÉLISANT LES TURBULENCES HYDRAULIQUES

par **Émilie d'Orgeix, EPHE-PSL**

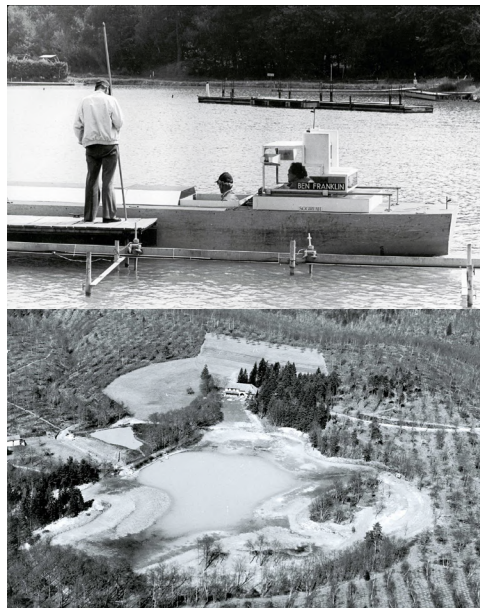
Dans les années 1950, les études menées dans le canal de Suez par les ingénieurs de Sogreah, société à l'origine d'Artelia, ont permis d'analyser les puissants phénomènes hydrauliques qui érodent les berges lors du passage des bateaux, imposant d'importants coûts d'entretien et de réparation. Outre la nécessité de reconstituer les talus et de draguer régulièrement le fond du canal, les compagnies maritimes devaient également radouber les bateaux qui heurtaient les berges. À ce double problème, les ingénieurs en charge de l'étude proposèrent une solution technique fondée sur l'expérimentation humaine. Ils suggérèrent de créer une modélisation permettant de former les capitaines à la manœuvre de navires en reconstituant des conditions physiques et hydrauliques proches de celles qu'ils expérimentaient lors de leurs missions.

On doit ainsi à cette équipe, pilotée par Jean-Pierre Gamot (1929-2011), un « ancien » du Laboratoire Dauphinois d'hydraulique de Neyrpic, l'idée ingénieuse de créer un bassin

artificiel d'expérimentation et de formation à la navigation. Nommé « Port Revel », ce centre d'essais à la manœuvre des navires, aménagé dans les années 1960 sur le plateau de Chambaran, en Isère, modélise

une expérience de terrain. Les pilotes, embarqués avec un opérateur dans des modèles réduits de navires au 1/25^e, naviguent sur une étendue d'eau reconstituant chenaux, berges, quais, hauts-fonds, courants, houle et rafales de vents. Leurs manœuvres permettent de sentir l'inertie du navire, l'effet de berge, l'aspiration latérale, la prise au vent ou le retard d'une correction de barre.

Les archives d'Artelia conservent aujourd'hui l'ensemble de la documentation liée à la création de ce site d'expérimentation exceptionnel dont l'étude approfondie n'a encore jamais été réalisée. Photographies, rapports, cartes, mémoires, devis, correspondances, ouvrages et entretiens livrent ainsi un témoignage unique de cette expérience de modélisation des phénomènes de l'eau.



Cargo Ben Franklin à quai et photographie aérienne du site de Port-Revel en 1966 © Artelia, archives, 1967-22 et 1966-11

LA RECOMMANDATION

Podcast Stream Voices : «Des flux aux fictions : quand le métabolisme urbain transforme notre lecture du futur» – À retrouver sur la plateforme de PCA-STREAM

Stream Voices, le média de l'agence PCA-STREAM, a diffusé une rencontre organisée dans le cadre de la Chaire Ville Métabolisme entre Sabine Barles, professeure d'urbanisme et d'aménagement à Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et chercheuse à UMR Géographie-cités, et Martine Drozd, docteure en géographie et urbanisme, chargée de recherche au CNRS, à la Maison française d'Oxford et chercheuse associée à la Chaire Ville Métabolisme. Leur dialogue introduit le concept de métabolisme urbain et montre comment l'analyse des flux entrants et sortants des villes permet de saisir concrètement les dynamiques matérielles qui structurent leur fonctionnement, d'évaluer leur empreinte environnementale et d'interroger les modes contemporains de gouvernance urbaine. En intégrant ces données dans des approches systémiques, il devient possible de modéliser différents scénarios d'évolution et d'éprouver la viabilité de trajectoires alternatives. Les données quantitatives ne constituent alors plus de simples instruments de mesure : elles deviennent des outils de projection capables de rendre lisibles les futurs déjà inscrits dans les infrastructures, les usages et les régimes de circulation de la matière et de l'énergie. ■

VOYAGE EN TERRE DE MIPIM

*Dans les coulisses du **Marché international des professionnels de l'immobilier (MIPIM), mars 2026**, par **Andreea Adam, Charles Bouyssou, Alice Charrie-Tollot, Zélie Izabel, Yun-Yu Liu, Clémentine Imane Raji, Océane Seba et Rita Touma, titulaires du Diplôme d'État d'Architecte, préparant l'habilitation à l'exercice de la maîtrise d'œuvre en son nom propre (HMONP).***

Par des étudiants de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais – PSL, encadrés par Isabelle Chesneau et Martine Drozd. Ce voyage d'études a bénéficié du soutien de la Chaire Ville Métabolisme.

Le **Marché international des professionnels de l'immobilier (MIPIM)** est un événement annuel qui réunit des acteurs du secteur de la construction et de l'immobilier à l'échelle mondiale. Cette édition 2026 se tiendra à Cannes, en France, du 14 au 17 mars 2026.

Le MIPIM est un événement majeur du secteur de l'immobilier international, attirant des investisseurs, des développeurs et des professionnels du monde entier. Cette édition 2026 se tiendra à Cannes, en France, du 14 au 17 mars 2026. Le MIPIM est un événement annuel qui réunit des acteurs du secteur de la construction et de l'immobilier à l'échelle mondiale. Cette édition 2026 se tiendra à Cannes, en France, du 14 au 17 mars 2026. Le MIPIM est un événement majeur du secteur de l'immobilier international, attirant des investisseurs, des développeurs et des professionnels du monde entier. Cette édition 2026 se tiendra à Cannes, en France, du 14 au 17 mars 2026.

Dans une démarche visant à comprendre les processus de décision qui façonnent les projets en amont de l'intervention de l'architecte, nous, étudiant.es à l'ENSA Paris-Malaquais – PSL, avons abordé le MIPIM comme un terrain d'enquête où se rencontrent capitaux internationaux, acteurs publics et privés, et collectivités territoriales'. En tant qu'acteurs de la pratique architecturale, nous développons ici une lecture critique de ces dynamiques.

MIPIM : la fabrique d'un langage commun

Le MIPIM, 1^{er} salon de l'immobilier au monde, réunit chaque année à Cannes les grands acteurs du secteur de la construction. Il se présente comme un dispositif à la fois spatial et relationnel, dans lequel se déploient stands d'exposition et espaces de discussion entre les acteurs engagés dans la production urbaine.

La raison de notre présence était de mener une enquête de terrain, visant à saisir empiriquement les écosystèmes contemporains de l'investissement dans un contexte d'incertitude accrue, marqué par l'urgence climatique, les tensions géopolitiques et le développement de l'intelligence artificielle. En Europe, ces dynamiques sont en outre reconfigurées par le renforcement des normes environnementales, qui redéfinissent en profondeur les conditions de faisabilité et les critères de valorisation des projets.

Nos premières impressions ont orienté notre manière d'appréhender le salon. Le Palais des Festivals est situé à l'entrée de la Croisette, près du Vieux-Port, dans un quartier animé où se côtoient restaurants, cafés, boutiques de luxe et hôtels célèbres, offrant une ambiance à la fois typiquement méditerranéenne et résolument internationale. Au loin, sur les hauteurs, on aperçoit la tour médiévale du Suquet dessinant le paysage urbain de l'ancienne ville. Ainsi, d'un seul regard, on embrasse les différents passés de la ville et sa complexité urbaine. En revanche, lorsqu'on entre dans l'enceinte du salon, on est vite confronté à la géographie d'un monde comprimé et donné à voir comme un champ continu de proximité et de comparaisons, où les distances se résorbent en voisinages immédiats. Sur place, la Suisse fait face au Japon, l'Estonie se trouve à quelques pas de l'Islande. Un couloir, puis un autre. Un virage, une pause. Le long du front de mer, les pavillons les plus imposants affirment leur présence, composant une véritable façade territoriale : Oman à l'entrée avec son large pavillon vernaculaire, Londres et le Grand Paris occupant une position centrale, tandis que l'Arabie saoudite n'est qu'à quelques mètres seulement, dans cette même stratégie de visibilité.

À mesure que l'on parcourt le salon, un ordre spatial se dessine, dans lequel les territoires ne sont pas seulement présents, mais soigneusement disposés.

Le MIPIM est un événement majeur du secteur de l'immobilier international, attirant des investisseurs, des développeurs et des professionnels du monde entier. Cette édition 2026 se tiendra à Cannes, en France, du 14 au 17 mars 2026. Le MIPIM est un événement annuel qui réunit des acteurs du secteur de la construction et de l'immobilier à l'échelle mondiale. Cette édition 2026 se tiendra à Cannes, en France, du 14 au 17 mars 2026. Le MIPIM est un événement majeur du secteur de l'immobilier international, attirant des investisseurs, des développeurs et des professionnels du monde entier. Cette édition 2026 se tiendra à Cannes, en France, du 14 au 17 mars 2026.

Les projets se présentent sous une lumière maîtrisée, accompagnés de maquettes, de cartes et d'écrans. Un vocabulaire familier circule d'un stand à l'autre : *innovation, durabilité, résilience, qualité de vie, attractivité*¹. Cette récurrence lexicale traversant pourtant des contextes géographiques et culturels distincts, renvoie à des registres discursifs stabilisés dans les politiques urbaines contemporaines, souvent décrits à travers l'acronyme CAME («compétitivité, attractivité, métropolisation, excellence»). Un cadre de lecture commun met en relation les différents projets d'investissement et clarifie les échanges entre acteurs. L'appropriation répétée d'un langage standardisé par chaque présentation produit un entre-soi discursif.

Ce qui fait valeur aujourd'hui

La pression sur les ressources, la raréfaction du foncier et l'extension des zones de risques dessinent un panorama de l'investissement où la valeur réelle d'un projet dépend de plus en plus de son environnement élargi, de son intégration dans la ville, de la qualité de ses infrastructures et d'une planification urbaine à une échelle qui assure la cohérence des opérations². Les objets d'investissement évoluent en fonction de cette dynamique et ce sont ces mêmes déplacements d'intérêts qui ont constitué l'une de nos surprises. Ce qui fait aujourd'hui l'attractivité ne correspond plus nécessairement à ce qui était traditionnellement valorisé. Malgré des contextes différenciés, des constantes émergent et convergent : densifier plutôt qu'étaler, recycler plutôt que construire, intégrer le social et l'environnemental dans l'économie du

projet. Aux côtés des silhouettes emblématiques et des grandes opérations, apparaissent désormais friches, infrastructures techniques, data centers, points d'atterrissage de câbles sous-marins ou nœuds de transport ; autant de supports invisibles mais essentiels au fonctionnement urbain.

À Marseille, leur implantation est directement liée à la position de la ville comme point d'entrée de câbles reliant l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Fabrice Coquio³ souligne que leur fonctionnement repose sur leur connexion aux réseaux existants, notamment énergétiques et numériques et Stéphane de Fay⁴ évoque les effets de l'extension du réseau sur l'évolution des usages et des localisations au sein du territoire métropolitain. Ainsi, le futur de la ville se joue désormais autant dans ce qui lui permet d'opérer que dans ce qu'elle donne à voir. Dans le cadre d'un développement urbain moins exclusivement métropolitain, des villes auparavant considérées comme secondaires espèrent dès lors acquérir une nouvelle attractivité.

Quand la durabilité devient rentable

Cette évolution semble d'autant plus significative que cette 26^e édition du MIPIM a placé la question du bien-être au cœur des discours. De nombreux stands ont mis en avant une ville plus agréable à vivre : espaces publics soignés, commerces de proximité, événements culturels, lieux animés, circulation apaisée, mixité d'usages. Cette inflexion se lit également dans l'organisation spatiale du salon : la Turquie est représentée par un pavillon affichant le slogan « Humanity must connect », sans mentionner explicitement le nom du pays qu'il représente. Unique en son genre, il place le bien-vivre au cœur de sa scénographie, de ses affichages et de ses conférences, avec des pauses musicales. Les projets concrets sont présentés dans un deuxième espace, comme une manière de reléguer au second plan les aspects immobiliers et financiers. De même, le pavillon *Soundscapes of Albania* propose une expérience immersive fondée sur l'atmosphère, la culture et l'identité architecturale : les projets sont des objets à écouter autant qu'à regarder. D'autres slogans abondent dans le même sens : « Human by design », « It's not about buildings. It's about people », « Can quality of life be bought? ». Au pavillon japonais, « Happiness grows from trees » condense en une phrase une ambition écologique et une promesse sensible. La Finlande mobilise un registre similaire en invitant à « investir dans les villes les plus heureuses ». En

Roumanie, la formule « ESG is out, GSE is in » traduit la volonté de reconfigurer et de renommer des valeurs déjà présentes dans les discours du marché. Tout indique que ce qui est présenté n'est plus seulement un produit, mais une manière de vivre plus apaisée, dont les solutions se fondent autant sur la culture que sur la nature Cette inflexion se prolonge dans certaines réflexions prospectives : lors de la journée de conférence introductive sur le thème de la crise du logement *Housing Matters!*, Jakob Norman Hansen⁵ a ainsi évoqué la nécessité pour la ville de répondre à une crise croissante de la solitude, en développant non seulement une proximité physique, mais aussi « fonctionnelle et émotionnelle ».

Si les cadres théoriques devraient des modèles relativement stabilisés⁶, le terrain révèle au contraire les limites du système économique actuel. La stabilisation des conditions d'investissement repose à la fois sur des mécanismes financiers et institutionnels et sur un travail de mise en récit, par lequel la ville durable et écologique, autrefois perçue comme un coût, devient un argument d'investissement⁷. Ce changement de perspective est résumé par une formule portée par C40 Cities : « Curban quality underpins attractive returns ». La notion de durabilité est ainsi omniprésente, dans les mots, les normes, les images, les projets : elle n'est plus seulement qu'un argument militant. Elle s'inscrit dans la faisabilité d'un projet, dans sa valeur à long terme et dans sa crédibilité territoriale. Les friches en sont une illustration : elles ne sont plus seulement des opportunités écologiques⁸, mais des sites stratégiques au sein de territoires déjà valorisés et développés. Dans le même sens, un quartier « vert » devient aussi un quartier attractif pour des investissements. Même les infrastructures les plus énergivores comme les data-centers s'insèrent dans des récits de transition et d'innovation. Rien ne semble alors contradictoire ; tout s'inscrit dans une logique plus large de transformation urbaine.

FOCUS

LE GAME : COMPÉTITIVITÉ, ATTRACTIVITÉ, MÉTROPOLISATION, EXCELLENCE

Forgé par l'économiste français Olivier Bouba-Olga, l'acronyme CAME désigne un ensemble de quatre notions (Compétitivité, Attractivité, Métropolisation, Excellence) devenues omniprésentes dans les discours sur le développement territorial depuis les années 2000. Ces termes sont abondamment mobilisés par les élus, les techniciens et les investisseurs. Néanmoins, ils désignent rarement des réalités précises : ils fonctionnent davantage comme un vocabulaire partagé, un cadre de pensée commun qui rend les projets comparables.

Pour Bouba-Olga, ce langage standardisé n'est pas neutre. Il oriente les politiques publiques vers une course à la performance et à la visibilité, au détriment de la diversité réelle des territoires. La « métropolisation » devient un horizon obligé, l'« attractivité » un impératif, l'« excellence » une condition d'accès aux financements. À force d'être répétés, ces termes finissent par produire des réalités formatées.

Sortir du CAME, plaide l'auteur, c'est réhabiliter une lecture plus située des territoires : reconnaître leurs spécificités, leurs ressources propres, leurs dynamiques internes, plutôt que de les évaluer à l'aune d'indicateurs globalisés. Au MIPIM, la circulation continue de ce vocabulaire d'un stand à l'autre illustre précisément la portée de cette grammaire commune.

Ainsi, si la maxime « Form Follows Finance », formulée par Carol Willis au milieu des années 1990, soulignait déjà que l'image et le récit participaient de la valeur financière des immeubles¹⁰ ; le MIPIM en révèle une extension à l'échelle des territoires. La logique de financiarisation¹¹ ne concerne plus seulement l'objet architectural, mais s'attache à des configurations élargies où la valeur est co-produite par l'environnement, les infrastructures et les dispositifs narratifs. Dès lors, l'opération immobilière ne peut plus être appréhendée comme un objet autonome : elle relève d'un assemblage spatial et symbolique mis en scène par les pavillons, qui fonctionnent comme des dispositifs de valorisation, en mettant en évidence l'ambiance d'un quartier et d'une ville autant que celle du projet.

Pour que les architectes fabriquent les imaginaires de la ville

Reste une tension majeure : comment concilier une logique de rentabilité à court terme avec le temps long du développement urbain et des infrastructures, dans un contexte d'incertitude. Face à cette complexité, l'architecte occupe un rôle ambivalent. Dans de nombreux cas, les orientations principales sont déjà établies en amont par le biais d'exigences financières, réglementaires et stratégiques. L'architecte n'intervient souvent qu'en bout de chaîne, pour donner forme à ces demandes. Mais ce rôle n'est pas forcément figé. Dans certains cas, notamment lorsque les acteurs publics mettent en avant une vision architecturale dans leur développement territorial, en collaboration étroite avec les acteurs privés, l'architecte peut entrer en jeu plus tôt, en participant à la définition même des attentes et des besoins du projet. Un échange mené avec un promoteur suédois, Erik Lemaître¹², a mis en évidence un modèle dans lequel les concepteurs contribuent directement à l'élaboration des stratégies spatiales. L'architecte y est impliqué en amont, participant à la définition des cadres réglementaires et programmatiques, notamment à travers les documents d'urbanisme.

Ce basculement constitue un tournant majeur. À mesure que le marché se détourne de la production d'isolats¹³ pour s'orienter vers des écosystèmes urbains interconnectés, le rôle de l'architecture peut évoluer. Il ne s'agit plus seulement de produire des formes, mais de s'adapter à des conditions, de donner sens à des situations, et de contribuer à rendre ces ensembles crédibles. Dans cette perspective, la capacité à produire ou à orienter des récits devient une dimension stratégique. Cette évolution appelle à un repositionnement des architectes vers des rôles de coordination, d'anticipation, de mise en cohérence et de narration, tout en assurant une intersection entre les besoins spatiaux, sociaux, culturels, économiques et techniques.

La complexification des cadres réglementaires, financiers et environnementaux tend moins à les marginaliser qu'à transformer la nature de leurs compétences. Situé à l'interface de ces différentes logiques, l'architecte occupe une position de médiation. Il lui revient de synthétiser des hypothèses souvent hétérogènes - objectifs d'investissement, cadres réglementaires, attentes programmatiques et imaginaires urbains - afin de les traduire spatialement dans le projet et, in fine, dans la ville.

Le développement de l'intelligence artificielle pourrait améliorer l'automatisation certaines tâches chronophages, en autorisant un travail sur les imaginaires et le développement d'une lecture sensible des contextes. D'après Philippe Aghion¹⁴, l'intégration croissante de dispositifs numériques, y compris l'usage de l'intelligence artificielle, contribue à automatiser certaines tâches de production ou d'analyse, libérant potentiellement du temps pour des activités de coordination, de stratégie ou de conception élargie.

Cette mutation ne redéfinit pas en elle-même le rôle de l'architecte, mais elle participe à reconfigurer les conditions dans lesquelles celui-ci peut intervenir. Cette nécessité rejoint les observations de Philippe Chiambaretta¹⁵, pour qui l'architecte ne peut se limiter à répondre à des programmes définis en amont, mais doit participer à leur élaboration, en élargissant son champ d'action aux dimensions économiques, programmatiques et stratégiques du projet.

La complexité croissante des projets appelle ainsi une montée en compétence des architectes, tant sur le plan technique que sur la production de récits urbains, afin de réintégrer les espaces de décision et de participer pleinement à la production de la ville. Dès lors, la question n'est plus de savoir si les architectes ont leur place dans ce processus, mais quelle place ils choisissent d'y occuper. ■

CÔTÉ ÉTUDIANT

PSL WEEK À L'ÎLE-SAINT-DENIS : MÉTABOLISMES D'UN TERRITOIRE FLUVIAL

Les PSL Week, incarnent, deux fois par an, le pari d'une université qui refuse de séparer le savoir de l'expérience. Pensées comme des temps d'immersion hors des cadres disciplinaires ordinaires, elles offrent l'occasion aux étudiants de « changer d'écoles » au sein du groupement universitaire pour explorer d'autres méthodes, dans le champ des sciences, de l'ingénierie, des arts, de l'architecture ou des sciences humaines.

Depuis 2023, la Chaire Ville Métabolisme transforme ces temps de formation en démonstrateurs, en mobilisant des enquêtes interdisciplinaires pour analyser concrètement la complexité des territoires urbains. Romainville a inauguré la série par une analyse de la transformation d'une cité maraîchère en un tissu urbain hybride caractérisé par la superposition de formes résidentielles, industrielles et agricoles. En 2024, dans le contexte olympique, le stade Charléty a été étudié comme un équipement intégratif, à la fois inscrit dans les continuités écologiques reliant la Cité Universitaire et le parc Montsouris, et ouvert à la diversité des publics et des pratiques sportives.En 2025, les Champs-Élysées et leurs jardins ont été étudiés comme un système socio-écologique offrant un tremplin à l'imagination des étudiants pour envisager de nouvelles relations avec le vivant. Enfin, en mars 2026, sur le territoire de Plaine Commune, l'Île-Saint-Denis a constitué un observatoire de transformations urbaines et écologiques : le village olympique reconverti en quartier d'habitations, un pôle d'activités écologiques animé par l'association Lil'Ô - Halage au cœur d'une zone Natura 2000, un tiers-lieu solidaire dédié à l'insertion et à l'alimentation, et à quelques encablures, le parc Madeleine Riffaud redonnant vie à d'anciens terrains pollués. Tout ici traite de renouveau, de mémoire industrielle, d'engagement collectif et de renaturation, pour faire face aux incertitudes climatiques et économiques.

Les matinées étaient consacrées aux enseignements transdisciplinaires des chercheur.se de la Chaire dont les cadres analytiques étaient mis à l'épreuve du terrain l'après-midi à travers des visites et des rencontres avec habitants, élus, associations et acteurs de l'aménagement. Accompagnés par l'équipe d'Inclusive Innovation, les étudiant.es ont également expérimenté des méthodes de collaboration créative afin d'apprendre à croiser les langages et à formuler ensemble ce que les disciplines séparées ne sauraient faire émerger seules. Au terme de cette semaine, ces observations et rencontres ont permis aux 27 étudiant.es (issu.e.s de 7 établissements), de produire des scénarios originaux de régénération territoriale et de proposer des réponses concrètes et prospectives pour un futur souhaitable. Cette expérience a également servi d'amorce au studio de Minh Nguyen, enseignant à l'ENSA Paris-Malaquais - PSL, dont les étudiant-es prolongeront, pendant trois mois, le travail de recherche-action engagé sur le terrain.



PORTRAIT DE CHERCHEUSE

SABINE CHARDONNET DARMAILLACQ



Sabine Chardonnet Darmaillacq est architecte DPLG et docteure en urbanisme et dynamiques de l'espace. Ancienne élève de Roland Schweitzer à l'UP7, puis de Françoise Choay dans le cadre de son doctorat, elle a consacré toute sa carrière à l'enseignement et à la recherche. Elle participe en 2001 à la fondation de l'ENSA Paris-Malaquais - PSL, aux côtés notamment de Monique Eleb et Philippe Panerai.

Ses travaux portent principalement sur la qualité, les formes d'usage et les pratiques de l'espace urbain, ainsi que les méthodes de projet en milieu complexe, les pratiques urbaines de la marche, les mobilités ordinaires et la résilience des territoires et milieux urbains. Elle conçoit et codirige régulièrement des colloques à Cerisy, dont le dernier s'intitule : « De quoi les Ports sont-ils les Portes ? » (2024), soutenu par la Chaire Ville Métabolisme.

AGENDA

15 JUIN 2026

FORMATION

« Enquête sur la fabrique contemporaine de la ville », autour du voyage des étudiants de HMNOP (ENSAPM - PSL) au MIPIM

📍 **Galerie Callot (ENSA Paris-Malaquais - PSL)**

16 JUIN 2026

WORKSHOP

Workshop international « Urban Metabolic Milieus », en présence de Stanley Ulijaszek (Oxford University)

📍 **Collège de France**

23 JUIN 2026

FORMATION

Rendu des étudiants en architecture du Studio S6 dirigé par Minh Nguyen (ENSA - PM), sur le site de l'Île-Saint-Denis (93)

📍 **ENSA Paris-Malaquais - PSL**

6 JUILLET 2026

RENCONTRE

Table Ronde « Vers un urbanisme de la vie »

📍 **Collège de France**

26 - 29 AOÛT 2026

RÉSIDENCE

Résidence d'écriture des chercheurs dédiée à la formalisation des livrables

📍 **Bourgogne**

26 OCTOBRE 2026

FORMATION

Séance de restitution aux mécènes des travaux documentaires des étudiants de Gobelins Paris sur le sujet de l'eau

📍 **INHA**

QUELQUES MOTS SUR LA CHAIRE

Comprendre comment les interventions humaines sur les territoires urbains peuvent s'articuler de façon plus harmonieuse avec des conditions écologiques.

Portée par l'Université PSL et initiée par l'agence d'architecture PCA-STREAM, la Chaire Ville Métabolisme est un programme interdisciplinaire de recherche-action soutenu par Groupama Immobilier, Artelia et PCA-STREAM.

Elle s'appuie sur une dynamique collective pour explorer des questions de recherche inédites sur la ville, dispenser des cours et inventer des formations innovantes.

La ville comme système vivant, approche analogique

Mobilisant les outils et modèles des sciences de la nature, il s'agit de dégager des paramètres pour décrire l'état physiologique d'une ville comme on peut décrire l'état physiologique d'un organisme vivant et, le cas échéant, d'identifier des actions permettant de lui restituer un état physiologique optimal.

Évaluer la « bonne santé » des villes et la qualité de vie des habitants

Évaluer la qualité de vie en ville peut s'appréhender objectivement par les données mais aussi par l'expérience subjective des habitants. Il s'agit d'enrichir ces approches intégratives en prenant en compte les données relatives à l'environnement urbain, par exemple la pollution des sols, de l'air, de l'eau, et la présence de vivants non-humains qui produisent des effets positifs ou négatifs sur les conditions de vie.

Étudier l'évolution des villes et la coexistence de strates

Les villes sont constituées de strates où s'entremêlent et se connectent diverses spatialités et temporalités. Il s'agit d'adopter un regard archéologique, historique et géographique sur les phénomènes urbains, permettant de décrypter comment les événements et les pratiques passées influencent les manières actuelles d'habiter les villes contemporaines et de s'y déplacer.

Normes et gouvernance : approches réflexives

Mettre en évidence les logiques institutionnelles qui encadrent et orientent les interventions sur les territoires urbains constituent un enjeu majeur pour identifier les freins et les leviers avec lesquels composent les acteurs impliqués dans la gouvernance des villes. Cette réflexivité sur les déterminants humains et sociaux vise à élaborer des instruments pour mieux éclairer la prise de décision en matière d'urbanisme et d'architecture.

Maintenir en vie, maintenir en état de fonctionnement

Afin de se maintenir en vie, les êtres vivants s'activent pour trouver de l'énergie en se nourrissant ou en respirant, et pour établir des interactions avec leurs milieux. Ces phénomènes sont également indissociables des manières de concevoir les villes. Il s'agit de questionner ces activités de maintenance, impliquant les êtres vivants et les objets techniques, et d'étudier la multiplicité des matérialisations auxquelles elles donnent lieu dans les villes.

La recherche-crédation et l'exploration sensible du champ des possibles

En utilisant les ressources de l'art, il s'agira de déployer la réflexion sur la ville-métabolisme dans des projets de fabrication d'images et d'imaginaires, d'expérimentation en design et de performances envisagées comme des moyens de réhabiter les territoires urbains.